

CINEMA

Humain, trop humain

"Joyeux Noël", le dernier film de Christian Carion, sur la fraternisation pendant la Première Guerre mondiale, nous montre un registre jusque-là inconnu du réalisateur.

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Une page importante dans l'histoire de l'humanité va bientôt s'écrire qui ne pourra pas être oubliée aussitôt. Quatre-vingt sept ans plus tard, les quelques rares poilus survivants y vont chacun de leurs anecdotes, mais aucun ne racontera ce que Christian Carion nous montre à travers "Joyeux Noël". C'est d'ailleurs plus qu'une anecdote, mais une page d'histoire trop longtemps ensevelie dans les archives politico-militaires.

Bien malin celui qui aura deviné qu'un jour le réalisateur d'"Une hirondelle a fait le printemps" passerait du calme de la campagne au bruit des mitraillettes, des champs de coquelicots aux champs de bataille. Pourtant, à l'arrivée, la présence de Carion au générique s'impose comme une évidence même. Loin des clichés et du système commercial, Carion réussit sans artifice à nous raconter un moment de paix dans un temps de guerre et pas n'importe laquelle, la Grande Guerre, celle de toutes les atrocités. Pour autant que l'on accepte une hiérarchie dans l'horreur.

Noël 1914: les troupes allemandes, françaises et écos-

saies gardent leur position. Les tranchées sont à quelques centaines de mètres les unes des autres et on entend tout ce qui se passe dans le camp adverse. On a l'impression que trois nations vivent en communauté et pourtant, la mort rôde et frappe à tour de bras. Pourtant, lors du Réveillon de Noël, les soldats vont observer un cessez-le-feu et contre toute attente fraterniser.

Pour raconter cette histoire vraie, il fallait quelqu'un qui puisse résister aux tentations d'apposer sa griffe. Quelqu'un qui sache rester humble derrière sa caméra pour laisser transpirer les émotions des acteurs sans forcer sur les glandes lacrymales. Les émotions et le jeu des acteurs devaient être vrais, mais aussi la vie dans les tranchées, ce qui corse un peu l'affaire. Malgré toutes ces difficultés, Carion a aussi bien filmé les tranchées que Steven Spielberg le débarquement de Normandie, le spectacle en moins. C'est vrai que dans "Joyeux Noël", on ne voit pas toujours les soldats patauger dans la boue, on ne voit pas de rats - même si on en parle - on ne voit pas de têtes ou de membres éclatés et pourtant il y a des morts. Le pari était donc difficile à relever. Difficile mais amplement

réussi - "Joyeux Noël" aurait mérité mieux qu'une sélection hors compétition à Cannes.

Le fond, la forme et les acteurs sont bouleversants. Là aussi tous les pièges classiques de l'émotion sont évités au profit du jeu des acteurs. Comme la scène où Diane Kruger supplie son mari de ne pas

retourner au front le soir de Noël, le montre à merveille. Dans cette scène, tout se trouve dans le regard, dans le for intérieur des protagonistes et sans crier gare, le tourbillon de l'émotion se déchaîne. Même sentiment lorsque les Allemands, les Français et les Ecossais finissent par fraterniser, en assistant tous ensemble à la messe de Noël et lorsque le jour de la Nativité, ils décident d'enterrer leurs morts au son des cornemuses.

Derrière tout cela, derrière tous ces messages de paix et d'espoir, Christian Carion n'oublie pas non plus les moments de révoltes, les moments où il

incite le public à réagir. Et là, il ne mâche pas ses mots, il accuse ouvertement l'Eglise d'inciter à la haine envers son prochain, il accuse l'imbécillité des dirigeants politiques et militaires qui ne voient en cette guerre que des intérêts financiers et militaires, pour terminer sur un point d'interrogation: Pouvons-nous être sûrs qu'aujourd'hui, nous n'aurions pas également condamné ces hommes? A chacun sa conscience.

Thibaut Demeyer



Sous les sapins, les charniers ... Benno Fürmann dans "Joyeux Noël".

BUCHKRITIK

Ausflug ins Paradies

Selbsterstörung als Akt der Befreiung: A.L. Kennedys neuer Roman heftet sich an die Fersen einer Trinkerin.

Wie könnte man das Paradies umschreiben, fernab von religiösen Jenseitsvorstellungen und dem Schlaraffenland? Versuchen wir es einmal, ganz vorsichtig, so: Mit der Abwesenheit von Schmerz, Leid und Tod. Die Sehnsucht nach diesem Zustand wird manchmal besonders groß, wenn man Menschen im Blick hat, die in ihrer symphatisch machtfernen Schwäche, in ihrer Unzulänglichkeit für die Anforderungen der Gesellschaft, überhaupt keine andere Perspektive zu haben scheinen, als vor aller Zeit zugrunde zu gehen.

In "Paradies", dem neuen Buch von A.L. Kennedy begegnen wir einem solchen Menschen und seinem Scheitern: Hannah Luckraft, 36 Jahre alt, stammt aus einer kleinbürgerlichen Familie. Dort finden sich bei näherer Betrachtung zwar auch einige Leichen im Keller, doch wird den LeserInnen Hannahs Kindheit nicht als Ursache für ihr Scheitern präsentiert. Das, so macht die Ich-Erzählerin deutlich, findet oft genug unbeeinflusst von den Eltern statt. Nichts, was in deren Vermögen gelegen wäre, hätte Hannah vor ihren Problemen bewahrt. Die Mischung aus Ohnmacht, Vorwürfen und

Schuldgefühlen jedoch, die sich bei den Eltern entwickelt, verhindern auch, dass Hannah von Zeit zu Zeit in die fragilfragwürdige Harmonie ihrer Kindheit zurückkehren kann. Der Weg in die Vergangenheit bleibt ihr als Refugium ebenso versperrt, wie ihr das Familienglück des Bruders fremd und verschlossen bleibt. So geht es Hannah fast immer im Leben: Sie ist vereinzelt und bleibt außen vor.

Dennoch sie hat einen mächtigen Freund: Der Alkohol ist ihr längst zum steten Begleiter geworden, von dem sie sich je nach Bedürfnis trösten, betören oder abdichten lässt gegen die Einflüsse der Außenwelt. Süßtrunken, schokoladentrunken, geistertrunken, feuertrunken - sie kennt die Zustände in ihren Nuancen und versteht mit ihnen umzugehen. "Ich trinke mich empor", beschreibt Hannah ihre Methode, dem Alltag zu entfliehen.

In sachlich-nüchternem Stil, der manchmal nur schwer auszuhalten ist, erzählt A.L. Kennedy aus dem Leben eines Menschen, der mit gnadenloser Schärfe die gesellschaftlichen Strukturen analysiert, an denen teilzunehmen ihm längst die Kraft abhanden ge-

kommen ist. Dabei gelingt es ihr, das Bild einer Frau zu zeichnen, die von ihrer Außenwelt als krank und bisweilen gar als ver-rückt betrachtet wird, während wir mit den Augen dieser Frau ganz deutlich sehen können, wie krank und verrückt die gesellschaftlichen Verhältnisse sind, an denen sie zugrunde geht.

Dem Zerstörerischen eines Alltags, der das Individuum auf 'Funktionieren' und auf 'Arbeit' reduziert, setzt Hannah Luckraft den Alkohol entgegen. "Ich zu sein ist ein Beruf", sagt sie einmal, "eine Arbeit, die so viel Zeit und Geld erfordert, daß ich noch einen zweiten Job brauche, um sie mir leisten zu können". Die Entgrenzung des Ichs, die sie im Rausch alleine und vor allem mit ihrem zeitweiligen Partner Robert erlebt, macht sie dagegen frei von den Zumutungen einer Gesellschaft, in der sie um die Möglichkeit, tatsächlich sich selbst zu finden und "Ich zu sein", betrogen wird. Für kurze Momen-

te schafft sie sich so tatsächlich ihr kleines Paradies.

Kennedy hat eine sehr leistungswerte Geschichte aufgeschrieben, die ganz ohne moralisierende Untertöne auskommt. Nicht zuletzt ist "Paradies" ein Buch, das - nur scheinbar distanziert - sehr liebevoll und feinsinnig von menschlicher Würde erzählt.

Thorsten Fuchshuber



"It fucks your brain and fucks your writing": A.L. Kennedy hält nichts vom Alkohol als Inspirationshilfe. (Foto: Jean Luc Bertini)

Erschienen im Wagenbach Verlag, 368 Seiten, 22,50 €